



**HAL**  
open science

# ”By Word as Much as by Fire”: The Riot as a Moment of Truth in the Books of the Invisible Committee

Aurélie Adler

► **To cite this version:**

Aurélie Adler. ”By Word as Much as by Fire”: The Riot as a Moment of Truth in the Books of the Invisible Committee. *L’esprit créateur*, 2023, 63 (1), 10.1353/esp.2023.0004 . hal-04146111

**HAL Id: hal-04146111**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-04146111>**

Submitted on 5 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Par le verbe autant que par le feu » :

L'émeute comme moment de vérité dans les livres du Comité invisible

Aurélie Adler

COLLECTIF ANONYME, dont les rédacteurs émanent en partie du collectif Tiqqun<sup>1</sup>, le Comité invisible a contribué à renouveler avec force l'imaginaire de la gauche révolutionnaire depuis la parution en 2007 de *L'Insurrection qui vient* aux éditions de la Fabrique. Cet imaginaire ne touche pas seulement aux thèses exposées dans ce premier essai : il tient à la puissance prêtée au livre lui-même par les pouvoirs publics, à savoir le Ministère de l'Intérieur et la police antiterroriste. Versé comme pièce à conviction dans le cadre de l'affaire de Tarnac<sup>2</sup>, *L'Insurrection qui vient* a projeté sur le devant de la scène médiatique Julien Coupat, identifié comme l'un des auteurs du livre et comme le leader d'une « structure clandestine anarchoautonome<sup>3</sup> » suspectée d'avoir échafaudé des actions terroristes sur le territoire national et saboté des lignes ferroviaires en novembre 2008. Il faudra attendre dix ans pour que les deux principaux suspects du sabotage, Julien Coupat et Yildune Lévy, soient déclarés non coupables devant le tribunal correctionnel de Paris et pour que « le groupe de Tarnac » soit considéré comme « une fiction<sup>4</sup> ». Fiction judiciaire, « le groupe de Tarnac » aura mis en lumière les erreurs et les dysfonctionnements inquiétants des procédures d'investigation de la police française. Du point de vue littéraire, cette fiction aura accru encore davantage la puissance de diffusion d'un livre conçu comme un « virus éditorial<sup>5</sup> » : les forces de l'ordre n'auront fait que l'amplifier à force de vouloir le neutraliser.

En janvier 2022, l'imaginaire du livre viral trouve une nouvelle actualité à la faveur de la parution aux [ *Éditions* ] éditions du Seuil, maison dirigée par Hugues Jallon<sup>6</sup>, du *Manifeste conspirationniste* qui ravive immédiatement, dans la presse généraliste, la lecture policière qui avait été appliquée à *L'Insurrection qui vient*. Comme c'était le cas dans le cadre de l'affaire de Tarnac en 2008, on a voulu soustraire le texte à son insupportable anonymat afin de débusquer, derrière le style mystique et prophétique<sup>7</sup>, l'auteur Julien Coupat. Loin d'avoir ratifié la dissolution du collectif, ce livre anonyme, duquel s'est dissocié rapidement le Comité invisible<sup>8</sup>, a plutôt contribué à remettre le « Parti imaginaire » sur le devant de la scène médiatique. Parce qu'il s'inscrit dans la chaîne des multiples « suites » apocryphes, réappropriations et détournements possibles des textes du Comité invisible, et antérieurement de Tiqqun, *Le Manifeste conspirationniste* et les réactions très vives que ce livre a suscitées<sup>9</sup> prouvent que le Comité invisible a su fédérer une « large communauté interprétative de lecteurs et d'activistes » (Guest 122-23), en attente de nouvelles publications, de mises au point ou d'interventions dans le champ intellectuel et médiatique. C'est que, depuis *L'Insurrection qui vient*, le Comité invisible s'est fait le témoin critique du « durcissement du climat social et politique français<sup>10</sup> », mais aussi le prophète et la caisse de résonance de ce « temps des émeutes<sup>11</sup> » qui caractérise les dernières décennies.

Rejetant les lectures neutralisantes et esthétisantes que l'on a pu proposer de *L'Insurrection qui vient* au moment où éclate l'affaire de Tarnac, le philosophe Alain Brossat nous invite à prendre au sérieux ce livre qui reconsidère « la question politique par le bout de l'action – que faire, que faire aujourd'hui, et que faire d'aujourd'hui, dans ce présent, dans cette situation même ?<sup>12</sup> ». Considérée depuis ses formes passées, présentes et à venir, l'émeute – qui n'est pas clairement distinguée de l'insurrection – constitue l'une des réponses possibles à ces interrogations. Cependant, la façon dont le Comité invisible envisage l'émeute n'est pas sans ambiguïté. Relevant le « quiétisme déflagrant » de *L'Insurrection qui vient*, Yves Citton faisait déjà état d'un certain malaise à la lecture d'un « petit livre dont on ne sait jamais vraiment

s'il faut le considérer comme *profondément* ou comme *délicieusement* "inquiétant<sup>13</sup>" ». Cette ambivalence se donne à lire exemplairement dans les multiples métaphores, axiologiquement contrastées, dont usent le collectif et la critique pour désigner l'effectivité de ces textes : « virus éditorial » (Ruffel 68-69), « vinaigre radical<sup>14</sup> », instrument de sabotage<sup>15</sup>, pollinisation<sup>16</sup>, dispersion des « graines de la pensée critique » (Guest 133). Si le sème de l'attaque corrosive ou invisible portée à l'encontre de « l'Empire<sup>17</sup> » domine, on ne saurait négliger le processus de germination de ces essais qui ont contribué à « la socialisation politique de toute une génération » (Kokoreff 216). Ces différentes conceptions de l'action prêtée aux livres du Comité invisible nous amèneront à examiner le rapport du collectif à l'émeute suivant une perspective pragmatique et poétique. On verra ainsi comment l'exhortation à l'insurrection se double d'une exaltation de l'émeute pensée comme « moment de vérité » paradoxal puisqu'elle est à la fois destitution de toute autorité et distinction d'une communauté d'élus. Cette tension entre dissolution et surplomb nous conduira à interroger l'émeute sous l'angle du spectaculaire qui, s'il est congédié par le collectif post-situationniste, fait retour sous les formes stylisées du mythe et de l'épique.

### L'exhortation à la démobilisation

Alors que la police a voulu voir dans *L'Insurrection qui vient* un manuel insurrectionnel, Éric Hazan s'est toujours fermement opposé à cette lecture réductrice<sup>18</sup>. Pourtant, il convient lui-même que le livre, devenu vitrine d'une maison d'édition qui défend la subversion de l'ordre établi, « continue à être dans le sac à dos de tous les jeunes gens qui sont dans le cortège de tête des manifestations qui se sont déroulées au printemps [2016]<sup>19</sup> ». Pour Ugo Paleta, le corpus d'idées du Comité invisible « imprègne » plus largement « les individus qui s'engagent et se politisent actuellement dans les luttes contre le capitalisme, la répression étatique, la destruction de la planète ou l'extrême droite, bien au-delà des seuls activistes composant la constellation "autonome", et *a fortiori* des "insurrectionnalistes" » (Paleta 61-62). Aussi faut-il reconsidérer les « propositions pratiques » (Marcolini) et les embrayeurs de la lutte tels que les diffusent *L'Insurrection qui vient*, *À nos amis* et *Maintenant*<sup>20</sup>.

Dans la continuité de Tiqqun, le Comité invisible exploite tout un répertoire de mots d'ordre ou des slogans révolutionnaires, assortis, à partir d'*À nos amis* (2014) et de *Maintenant* (2017), de photographies de banderoles ou de graffitis prises au cours de manifestations. Placés en tête de chapitre, photographies et slogans signalent une recherche d'efficacité qui contraste avec la matière disparate, parfois absconse, des textes conceptuellement denses de Tiqqun. En renonçant à une certaine obscurité philosophique et à un style mystique<sup>21</sup>, le Comité invisible gagne en lisibilité : sentences, *punchlines* potaches, slogans révolutionnaires abondent dans les trois volumes parus à la Fabrique. Ces énoncés brefs, polémiques, souvent placés en tête ou en fin de paragraphe, reposent sur un art du renversement de tout ce qui tient lieu d'évidences partagées (le travail, la démocratie, la liberté, l'écologie) ou d'autorités (les institutions étatiques : gouvernement, école, police). Ces formules lapidaires, dont on ne donne ici que quelques exemples, ponctuent ces essais :

La liberté n'est plus ce nom que l'on écrit sur les murs, suivi qu'il est, comme son ombre désormais, par celui de « sécurité » (IQV 70)

Le contraire de la démocratie, ce n'est pas la dictature, c'est la vérité. (ANA 64)

Plus ce monde prétend à l'unification, plus il se fragmente. (M 25)

Ces paradoxes s'intègrent plus largement à un ensemble de techniques de réfutation caractéristiques de la parole pamphlétaire<sup>22</sup> qui structure bien souvent la prose du Comité invisible, comme l'indiquent les thèmes du scandale et de la vérité, le recours à la violence

verbale et la vision apocalyptique du monde. Pour autant, il nous paraît délicat de réduire les membres du collectif à des « Énonciateurs de Paradoxes » dont « l'hétérodoxie n'est qu'apparente : ils prennent le *contre-pied* de la *doxa*, ce qui revient à dire qu'ils demeurent dans la mouvance de celle-ci » (Angenot 339). Plusieurs raisons contrarient ce figement dans une position antagoniste.

Premièrement, l'hétérogénéité et l'instabilité énonciative du collectif (Guest) rompent avec la solitude du pamphlétaire. L'ironie propre à la critique des devises, slogans et croyances de l'ordre politique ou économique et la circulation des slogans des manifestants (« *Que se vayan todos !* » [IQV 8, ANA 11, 71]) témoignent d'intenses aller-retour entre le texte et le dehors. La mise en avant typographique et paginale des mots d'ordre autoritaires ou contestataires employés comme titres de chapitres accroche – y compris au sens conflictuel du terme – le lecteur. En reproduisant dans le texte les graffitis de la rue, le Comité invisible tire en outre parti de la performativité complexe du slogan révolutionnaire dont Zoé Carle livre une analyse précieuse :

L'action du slogan révolutionnaire est double : mettre en crise l'autorité et se substituer à elle. Pourtant, le slogan reste un performatif bancal, incomplet en soi. Si l'enjeu affiché est de renverser un régime illégitime pour instaurer un nouvel ordre politique, il va de soi que cela n'advient jamais entre le début et la fin de l'énoncé mais au terme de turbulences politiques multifactorielles où l'histoire, les rapports de force politiques et les conditions socio-économiques se nouent pour dérouter ou non le cours de l'histoire. Les slogans révolutionnaires sont les outils symboliques et linguistiques de ces prises de pouvoir<sup>23</sup>.

Autrement dit, l'usage de ces slogans vise à constituer virtuellement un collectif. Ils fonctionnent à la manière d'un appel<sup>24</sup> à un « peuple qui manque » au sein de l'écrit, mais qui peut se former dans la « performance » (Carle 151) de la manifestation ou de l'émeute. Les prescriptions inscrites sous la forme d'exclamations (« En route ! ») ou de listes de verbes à l'infinitif à la fin de *L'Insurrection qui vient* (« Se trouver » 85, « S'organiser » 92, « Créer des territoires. Multiplier les zones d'opacité » 97) relèvent du même type d'exhortation à renverser l'autorité et à « se former » (95) en tant que « communes<sup>25</sup> ».

Deuxièmement, la pluralité du collectif, les « lignes de fuite<sup>26</sup> » qu'il défend, fragilisent la lecture de ces textes sous l'angle univoque de « l'affirmation qui ne tremble pas » (IQV 78). Certes, les marques du doute et des débats internes sont soigneusement effacées dans les livres. Mais on relève des changements de perspective d'un volume à l'autre. La question de la casse est ainsi abordée avec une certaine précaution dans *À nos amis*, comme si le collectif prenait ses distances avec le goût pour la violence spectaculaire, trait récurrent des pamphlets (Angenot 342), qui apparaît dans *L'Insurrection qui vient* et resurgit dans *Maintenant* :

L'ordre mutique et inquestionnable que matérialise l'existence d'un abribus ne gît malheureusement pas en morceaux une fois celui-ci fracassé. (ANA 87)

On ne mesure pas la « radicalité » d'une manifestation au nombre de vitres brisées. (ANA 144)

Ce dernier exemple s'inscrit dans une argumentation plus ample qui renvoie dos à dos deux figures qui s'affrontent sur la scène de la politique : le « pacifiste » et le « radical ». Or, le Comité invisible pointe les limites de la radicalité dont la surenchère ne fait qu'avaliser l'ordre des choses (ANA 146). Le collectif entend précisément tracer une tierce voie en dehors de toute

dialectique, privilégiant ainsi les « déplacements » (ANA 147) contre tout figement dans une position.

Troisièmement, alors que le pamphlet « est une voix d'après le désastre » qui « lance un appel ultime » tout en sachant qu'« il prophétise la fin » (Angenot 346), le Comité invisible invite les lecteurs qui ne se résolvent pas à nourrir passivement le « [d]égoût pour la forme de vie misérable de l'individu métropolitain » (ANA 48), à une désadhésion ou à une démobilisation présentée comme un sursaut vitaliste. Héritier du nihilisme nietzschéen, le collectif enjoint la communauté de ses lecteurs à mépriser les valeurs du capitalisme mondialisé, à faire « sécession » (ANA 186-87) ou à mettre en « panne » les valeurs périmées du système pour mieux leur opposer les valeurs créatrices d'« une forme de vie commune » (ANA 210). Le Comité invisible formule ainsi un programme éthique et politique : « [s]'organiser par-delà et contre le travail, désertier collectivement le régime de mobilisation, manifester l'existence d'une vitalité et d'une discipline dans la démobilisation même » (IQV 37). Suivant cette perspective, le Comité invisible renverse le sens commun – à droite comme à gauche – qui voit dans les incendies des banlieues un geste nihiliste à condamner. Le collectif réévalue au contraire l'événement en y voyant un geste de réappropriation des infrastructures qui renvoient quotidiennement les individus à leur impuissance : l'incendie de 2005 témoigne ainsi paradoxalement de « la pleine possession d'un territoire. » (IQV 42) L'émeute peut être dès lors envisagée comme une puissance de réappropriation collective au sens fort :

La casse se comprend, entre autres choses, comme un débat ouvert en public sur la question de la propriété. Il faut retourner le reproche de mauvaise foi « ils cassent ce qui n'est pas à eux ». Comment voulez-vous casser quelque chose si, au moment de la casser, la chose n'est pas entre vos mains, n'est pas, en un sens, à vous ? Rappelons le Code civil : « En fait de meubles, la possession vaut titre. » Précisément, celui qui casse ne se livre pas à un acte de négation, mais à une affirmation paradoxale, contre-intuitive. Il affirme contre les évidences établies : « Ceci est à nous ! » (M 84)

La défense de la casse dans *Maintenant* témoigne d'un infléchissement dans la réflexion sur l'émeute. Tandis que *L'Insurrection qui vient* annonce la multiplication à venir des émeutes et qu'À *nos amis* dresse le bilan mitigé des soulèvements (« quelques grands que soient les désordres sous le ciel, la révolution semble partout s'étrangler au stade de l'émeute » [ANA 12]), *Maintenant* s'inscrit plus nettement – comme son titre l'indique – dans l'actualité, prenant acte d'un changement durable de paradigme depuis le « printemps français de 2016 » : « l'émeute, le blocage et l'occupation forment la grammaire politique *élémentaire* de l'époque » (M 31). Acteur et témoin de ce changement, le Comité invisible n'entend pas laisser aux autres – gouvernants, police, journalistes, partis politiques, syndicats, militants – la définition de la nature et des fonctions de l'émeute.

### **Ouvrir la situation : l'émeute comme « moment de vérité »**

Alors que les situationnistes entendaient « construire des situations », rendre la vie « plus intense, en agissant sur les facteurs qui la déterminent<sup>27</sup> » suivant les modèles du scandale, de la fête et de la rencontre amoureuse, le collectif post-situationniste mise pour sa part sur le blocage ou l'émeute pour « ouvrir la situation » (ANA 89), soit : « désarticuler le règne de la normalité des métropoles » (ANA 90) et relier des luttes que les États voudraient séparer. Toutefois, de telles victoires insurrectionnelles impliquent au préalable l'élaboration d'« une perception partagée de la situation » (ANA 17). C'est à « l'intelligence partagée de la situation » (on notera l'absence de pluriel qui uniformise les différents contextes) qu'entend contribuer À *nos amis*, inscrivant sa réflexion dans un « débat international » comme l'indique la précision liminaire concernant les traductions de l'essai (« en huit langues et sur quatre

continents » [ANA 19]) destiné à élargir son audience. En affichant une pluralité linguistique et géographique, le Comité invisible désamorce toute prétention au monopole de la « perception » – le mot *représentation* est banni – de « la situation ». L'hétérogénéité des exemples de soulèvements piochés dans une temporalité élargie – les journées de juin 1848, la Commune de Paris, l'Italie des années 1970 – et une géographie mondiale – l'Italie, la Kabylie, l'Argentine en 2001, la France en 2006, Oaxaca en 2006, la Grèce en 2008 et 2010, le printemps français en 2016 – double l'ambition d'une prose valant à l'échelle planétaire d'un caractère fragmentaire. Toutefois, le fragment renvoie aussi, dans la perspective romantique familière au Comité invisible, à un tout : « Toute insurrection, aussi localisée soit-elle, fait signe au-delà d'elle-même, contient d'emblée quelque chose de mondial » (ANA 15). Or ce « tout » prend souvent la forme d'un mythe qui tend à homogénéiser les révoltes sous la forme d'un récit dont les variations historiques se résorbent dans la répétition d'une même structure antagoniste (émeutiers vs puissances mondiales). Si le Comité invisible distingue entre les mouvements insurrectionnels du XIX<sup>e</sup> siècle, portés par la promesse d'une « vie nouvelle<sup>28</sup> » (ANA 43) et les soulèvements contemporains qui en « livre[raient] la clef », il estompe en revanche les différences contextuelles entre les soulèvements des années 2000. Le collectif refond ainsi les récits d'émeute dans un récit archétypal, « ubiquitaire » (Guest 124) et indifférencié :

Un homme meurt. Il a été tué par la police, directement, indirectement. C'est un anonyme, un chômeur, un « dealer » de ceci, de cela, un lycéen, à Londres, Sidi Bouzid, Athènes ou Clichy-sous-Bois. [...]

Un homme meurt, un pays se soulève. L'un n'est pas la cause de l'autre, juste le détonateur. [...]

Le soulèvement dure quelques jours ou quelques mois, amène la chute du régime ou la ruine de toutes les illusions de paix sociale. Il est lui-même anonyme : pas de leader, pas d'organisation, pas de revendication, pas de programme. [...]. Ce qui se lève n'a personne à placer sur le trône en remplacement, à part peut-être un point d'interrogation. [...] Ce n'est pas « le peuple » qui produit le soulèvement, c'est le soulèvement qui produit son peuple, en suscitant l'expérience et l'intelligence communes, le tissu humain et le langage de la vie réelle qui avaient disparu » (ANA 42-43).

L'alternance entre présent gnomique et présent à valeur itérative, le retrait d'un narrateur apparemment impersonnel, qui se signale constamment par ses nombreux commentaires évaluatifs, didactiques et idéologiques, confirment la valeur argumentative de ce récit qui opère « la synthèse de l'hétérogène<sup>29</sup> » entre les différentes révoltes mondiales. Le mythe de l'internationale émeutière a pour scène fondatrice l'avènement de la « *pure destitution*<sup>30</sup> » (ANA 74), la foule anonyme, inorganisée, dévoilant le caractère contingent de toute institution. Telles sont les vertus politiques prêtées aux « manifestations sauvages » : la « négation résolue de la politique » (IQV 9) fait surgir des « devenirs-révolutionnaires » (ANA 44) dans une population unie par un « *dégoût pour la vie qu'on nous fait vivre* » (ANA 48). Alliant action indirecte et invisibilité, cette masse agissante reconquiert une « joie » (IQV 8, ANA 88, M 77) vitale dans l'affrontement avec la police et la solidarité sur le terrain.

Tel est sans doute l'un des paradoxes de l'émeute : elle ne vaut que lorsqu'elle est « destituante » et fait entrer sur la scène du politique des « singularités quelconques<sup>31</sup> », indiscernables. Or, dans *Maintenant*, le Comité invisible renverse le lieu commun de la confusion anarchique de l'émeute pour lui opposer l'idée de la clarté :

Dans l'émeute, il y a production et affirmation d'*amitiés*, configuration franche du monde, possibilités d'agir nettes, moyens à portée de main. [...]

L'émeute est désirable comme moment de vérité. Elle est suspension momentanée de la confusion : dans les gaz, les choses sont curieusement claires et le réel enfin lisible. Difficile, alors, de ne pas voir qui est qui. [...] L'émeute est formatrice par ce qu'elle fait voir. (M 14)

Parce qu'elle est tenue pour « incandescence de la présence à soi et aux autres » (M 13), l'émeute fait pièce aux discours, aux symboles et aux manœuvres des institutions. À l'autorité du pouvoir, elle oppose la puissance d'affects fondés sur une éthique et une « *vision* » (M 146) partagées par les « amis » clairvoyants, ceux du cortège de tête en particulier. Mais si cette communauté des amis peut destituer, échappe-t-elle pour autant à la réassignation (amis/ennemis) et à la distinction qui contredit l'horizon égalitaire de la pensée révolutionnaire ?

### **Vers un devenir-spectaculaire de l'émeute ?**

Dans *À nos amis*, le Comité invisible dénonce les images médiatiques qui tendent à spectaculariser les « événements », « vampiris[ant] la révolte par sa célébration extérieure » (ANA 43). À ces représentations complaisantes<sup>32</sup>, le collectif oppose les liens noués au cours de l'insurrection : « Voilà qui est moins spectaculaire que “le mouvement” ou “la révolution”, mais plus décisif. Nul ne saurait dire ce que peut une rencontre » (ANA 43-44). Mais jusqu'à quel point les héritiers de Debord peuvent-ils se soustraire à l'économie du spectacle qu'ils dénoncent ? Comme le note Arthémis Johnson :

*Le Comité invisible* est un producteur en série de vignettes spectaculaires toujours écrites en vue de signaler à la masse qu'elle succombe aux illusions tandis qu'eux, aristocratiquement placés de l'autre côté de la signalisation spectaculaire, s'en retrouvent les fabricants !<sup>33</sup>

Tandis que Nathalie Quintane pointe les contradictions inhérentes à l'emploi d'un grand style pour parler de révolution<sup>34</sup>, Arthémis Johnson montre que la posture oxymorique du désir de distinction révolutionnaire est productrice d'un « romanesque » du « romantisme insurrectionnel » aisément récupérable « par la machine médiatique » (Johnson). La critique en conclut que l'émeute n'est plus que « l'illusion livresque de l'insurrection qui voue cette dernière plus encore à ne jamais advenir » (Johnson).

Ce double écueil de la distinction aristocratique et du devenir-spectaculaire de l'émeute est déjà présent dans *L'Insurrection qui vient*, qui témoigne d'une véritable fascination pour « l'incendie » toujours considéré sous un angle hyperbolique : les émeutes des banlieues sont « les premiers feux de joie [...] d'une décennie pleine de promesses » (IQV 8) et la « propagation du feu » (IQV 42) incite à « faire feu de toute crise » (IQV 101). Ravivant le motif du feu destructeur, topos récurrent des proses révolutionnaires depuis la Commune, le Comité invisible s'engage dans la voie d'un imaginaire nihiliste ambigu. Alors que le collectif rejette violemment l'esthétique déployée à des fins consuméristes, il ne renonce pas aux effets de sidération de l'écriture métaphorique et aux court-circuitages de l'argumentation qu'induit sa montée en puissance au sein de ces essais. Le Comité invisible célèbre ainsi « la singulière splendeur du pouvoir en flamme », relayant sans distance le témoignage ébahi d'un voyageur écossais devant Paris livré au feu des insurgés en mai 1871 (IQV 40). Plus loin, le collectif loue le rayonnement des cités-dortoirs « par le verbe autant que par le feu » (IQV 41) ou encore l'incendie du temple d'Artémis par Erostrate (IQV 101). La dimension mythologique et prophétique de cet imaginaire spectaculaire du feu relie désir de purification et volonté prométhéenne (IQV 101) de rivaliser avec les maîtres<sup>35</sup>.

*À nos amis* et *Maintenant* renforcent le mythe de l'élection, distinguant les bons insurgés, qui veulent la « *pure destitution* » (les « bons à rien », les « freaks » (ANA 42), les jeunes, le cortège de tête), de la foule des manifestants « zombies » emboitant le pas du « grand cadavre » formé par les « corps syndicaux » (M 146). Si l'ennemi principal reste toujours le même (le capitalisme autoritaire), de nombreux ennemis surgissent dans le camp même des partisans de la révolution. Le Comité invisible leur intente un procès virulent, soumettant au « règne de l'endogénie et de la doctrine, de l'idée pure et radicale qui n'admet aucune nuance » (Didi-Huberman 134) tous ceux qu'il considère dupes du « mensonge » du spectacle et des institutions. Préconisant de « démasquer les jaunes » (IQV 87), le collectif qualifie les radicaux d'« impuissants » (ANA 146), dénonce l'opportunisme de « Negri et consorts » qui ont fédéré les « éternels militants, toujours à court d'idées » (ANA 209). En réduisant la gauche à ses prétentions morales (ANA 13) ou à sa proximité avec l'extrême droite (M 38), le Comité invisible s'exonère, héroïsant un « nous » fortifié par l'endurance des années de luttes concrètes (ANA 14). Aux querelles intellectuelles qui occupent le champ des idées politiques, le collectif oppose la geste internationale d'acteurs de terrain qui ne séparent pas la théorie de la pratique :

Nous avons lu, nous avons lutté, nous avons discuté avec des camarades de tous pays et de toutes tendances, nous avons buté avec eux sur les obstacles invisibles du temps. Certains d'entre nous sont morts, d'autres ont connu la prison. Nous avons persisté. Nous n'avons renoncé ni à construire des mondes ni à attaquer celui-ci. (ANA 14).

Ainsi, alors même qu'il affiche sa méfiance envers toute production d'un sujet politique (« anarchistes », « Black Bloc », « anti-systèmes » [ANA 165]), le collectif produit le récit mythique, spectaculaire par les exploits qu'il revendique et les ambitions qu'il affiche, d'une communauté des « amis véritables » (ANA 15), dont la délimitation est mouvante, mais la posture de surplomb identique.

L'identification du Comité invisible au « cortège de tête » est à ce titre révélatrice d'un goût pour l'héroïsation d'un groupe agissant dans une « fraternité lucide » (M 13) que tout oppose à « l'horizontalité » statique des assemblées de Nuit Debout (M 55). Bien qu'il présente le « réceptacle de la fragmentation générale » (M 30), le cortège de tête partage une même *vision* qui lui permet de déstabiliser la police plus efficacement que les vulgaires manifestants (« tous ceux qui poussent un flatulent « ou bien alors ça va péter ! » avant de rentrer sagement dans leur car » [M 13]).

En valorisant les « gestes » (M 59) des casseurs contre les discours illusoires des institutions, le Comité invisible élabore une « micro-épopée discontinue » (Johnson) de l'émeute qui célèbre les héros révolutionnaires<sup>36</sup> et les valeurs viriles<sup>37</sup> de la guerre : « la fraternité dans le combat » (M 129) ; la complicité conspirationniste<sup>38</sup> ; la destruction jouissive de « tout ce qui mérite de l'être, et même un peu plus » (M 83-84). Alors que le sociologue Romain Huët ressaisit le « vertige de l'émeute<sup>39</sup> » *in situ* imprégnant l'écriture phénoménologique d'un certain lyrisme, le Comité invisible littérarise le récit d'émeute en lui conférant la puissance d'une geste collective. Attestant de la résurgence contemporaine de l'épique, leurs textes montrent à quel point « le motif épique du combat n'apparaît plus comme une résolution des conflits, mais comme un état permanent et irrémédiable des sociétés contemporaines<sup>40</sup> ». Épopée des vaincus, le récit d'émeute prend la forme d'une brève utopie vengeresse à la fin de *L'Insurrection qui vient* (124-25). Dans *À nos amis* (133-34), le récit des « jours de décembre 2008 à Athènes », régi par un narrateur impersonnel et omniscient, trace la légende dorée d'une insurrection menée par « une entité inconnue, un *égrégoré* » – un terme significativement emprunté au surréaliste Pierre Mabille<sup>41</sup> – anéantissant tout sur son passage. Or cet anéantissement peut être conçu comme un mode de refondation. Aussi le fait de « fractur[er] le présent pour prix de tout le futur qui nous avait été ravi » (ANA 134) permet-il

de faire advenir des possibles et d'imaginer l'avènement d'une collectivité émeutière. Au « on » de la rumeur se substitue le « on » des insurgés auquel se mêle un « nous » indéfini, d'abord témoin solidaire, spectateur du soulèvement avant de s'y associer : « Le 5 mai 2010, nous étions 500 000 à arpenter le centre d'Athènes » (ANA 135). Suivant un sens consommé des effets dramatiques, le récit passe de l'amplification à la chute brutale : « Au fil des ans, malgré des milliers d'actions directes, des centaines d'occupations, des millions de Grecs dans la rue, l'ivresse de la révolte s'est éteinte dans l'assommoir de la "crise" » (ANA 135-36). Le clin d'œil à Zola, auteur bourgeois qui renvoie à sa classe sociale l'image dégradée d'un peuple incontrôlable, est-il un lapsus révélateur ? Ces souvenirs livresques relèvent-ils de la « poésie inoffensive<sup>42</sup> » ou transforment-ils l'émeute en Phénix renaissant de ses cendres ? Les « vignettes » (Johnson) du Comité invisible, qui mesurent la pertinence du cortège de tête à l'aune des coups portés et reçus (M 151), relèvent-elles de l'imaginaire vidéoludique du combat sans merci et toujours réitérable ou ouvrent-elles un répertoire d'actions pour les activistes de tous pays ? Le récit émeutier trouve en tous les cas sa puissance dans la viralité :

Sur le pont d'Austerlitz, le 31 mars 2016, un courageux petit groupe avance sur les CRS et les fait reculer : il y a une première ligne de gens masqués et porteurs de masques à gaz tenant une banderole renforcée, d'autres gens masqués qui les retiennent en cas de tentative d'arrestation et qui font bloc derrière la première ligne, et derrière encore et sur les côtés, d'autres masqués armés de bâtons qui tapent sur les flics. Cette petite forme apparue, la vidéo de son exploit tourna sur les réseaux sociaux. Elle ne cessa, dans les semaines qui suivirent, de faire des petits, jusqu'à l'acmé du 14 juin 2016 où on ne pouvait plus dénombrer sa progéniture. (M 150)

Dans ce récit faussement impersonnel, mené au présent de narration, le soin apporté au cadrage signale la scénarisation de l'émeute. Le narrateur invisible place « l'exploit » dans la scène comme dans le [ *médium* : ] medium : la diffusion de la vidéo prend une tournure épique, la démultiplication de la « petite forme » lui permettant de rivaliser efficacement avec les représentations médiatiques dominantes sur le terrain desquelles elle s'infiltré à la manière d'un virus dont le potentiel destructeur est indissociable ici d'une forme de vitalisme. Renversant les connotations pathologiques associées au virus, le Comité invisible recourt en effet à la métaphore de l'enfantement, saluant la victoire d'un imaginaire émeutier qu'il a contribué à construire et diffuser largement, comme en témoignent les récits et vidéos relayés par Lundimatin, site proche du collectif<sup>43</sup>.

Peut-on polliniser avec du vinaigre ? La formule est plus efficace qu'il n'y paraît à en juger par les « petits » que le Comité invisible se targue d'avoir fait naître un peu partout sur la planète. Pourtant, le décapage « par le verbe autant que par le feu » des dernières illusions de notre civilisation ruiniforme expose le collectif à une contradiction aporétique entre l'horizon révolutionnaire, prôné depuis une posture de surplomb, et l'impossibilité de son avènement dès lors que les « amis véritables » excluent tous les « Bloom » qui font des compromis avec le langage commun et l'air du temps. Or est-il certain que le Comité invisible échappe à cet air du temps, à son imaginaire épique et au spectacle en général en tant qu'il capitalise aujourd'hui sur l'imaginaire insurrectionnel ? Rien n'est moins sûr. En dépit du style distinctif qu'il affectionne, le collectif entre en résonance, par les motifs et les formes narratives qu'il déploie, avec les lieux communs de l'époque. Il convient toutefois de se garder de dénoncer trop vite une récupération. On peut considérer au contraire que le Comité invisible court-circuite ces clichés ou ces modes contemporaines de la révolte, empruntant à la société du spectacle ses armes, piratant ses techniques au profit de la formation et de la diffusion d'un imaginaire

alternatif de la lutte auquel il entend donner une force séminale. Vendus par la Fnac au même titre que *Révolution*, nom d'un jeu vidéo et titre d'un livre d'Emmanuel Macron, les ouvrages du Comité invisible sont-ils rattrapés par l'économie du spectacle ou opèrent-ils par entrisme ? Le devenir marchandise annule-t-il nécessairement la force offensive, destructrice et régénératrice, de ces essais ? Les lectures réactionnelles, diverses et contrastées, toujours vives, suscitées par les livres du Comité invisible tendent à démontrer le contraire.

### *Université de Picardie Jules Verne*

#### Notes

<sup>1</sup> Bertrand Guest, « L'Essayisme révolutionnaire du comité invisible », in Émilie Goin et Julien Jeusette, dir., *Écrire la révolution : De Jack London au Comité invisible* (Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2018), 123.

<sup>2</sup> Sur le détail de cette affaire, voir l'enquête de David Dufresne, *Tarnac, magasin général* (Paris : Calmann-Lévy, 2012).

<sup>3</sup> Selon les termes du sous-directeur chargé de la lutte antiterroriste dans la lettre qu'il adresse au procureur de la République auprès du tribunal de grande instance de Paris le 11 avril 2008, lettre reproduite au seuil du livre de David Dufresne, *Tarnac*.

<sup>4</sup> Selon les mots de Corinne Goetzmann, la présidente de la 14<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel de Paris : « Procès de Tarnac : Julien Coupat et Yildune Lévy relaxés », *Le Monde*, 12 avril 2018.

<sup>5</sup> Telle est la métaphore employée par le collectif littéraire Tiquun dans une lettre adressée à Éric Hazan en novembre 1999. Cette lettre est citée et commentée par Lionel Ruffel dans *Trompe-la-mort* (Lagrasse : Verdier, 2019), 68-69.

<sup>6</sup> S'il a pu paraître cohérent, étant donné la réputation d'Hugues Jallon (un écrivain post-situationniste publié par les éditions Verticales et « un patron du Seuil résolument de gauche », selon *Le Monde* (26 mars 2018)), cet ancrage éditorial a pu également décontenancer les fidèles du Comité invisible, habitués à voir leurs essais paraître aux éditions de La Fabrique. La proximité du style, les affinités intellectuelles, le partage d'un idéal pragmatique – le livre conçu comme moyen de réarmement révolutionnaire à destination du camp de ceux qui refusent le monde actuel – entre *Le Manifeste conspirationniste* et les essais du Comité invisible suggèrent que ce changement éditorial et l'effacement de la signature collective sont les manifestations d'un schisme entre un ou plusieurs auteurs anciennement associés au Comité invisible et le collectif.

<sup>7</sup> Voir l'article de Pierre Tenne, « Le Style conspirationniste », *En attendant Nadeau*, 26 janvier 2022, <https://z.umn.edu/8am8>.

<sup>8</sup> Le 20 janvier 2022, le compte twitter du Comité invisible publie ce tweet laconique : « Les écrits du comité invisible sont signés comité invisible » : <https://z.umn.edu/8am9>. Cette prise de position tranchée explique que nous ne traitons pas du *Manifeste conspirationniste* dans cet article. Il faut toutefois noter qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le Comité invisible et *Le Manifeste conspirationniste* concernant le traitement de l'émeute. Comme le Comité invisible, *Le Manifeste conspirationniste* fait l'éloge de « l'art de l'émeute » et se fait l'écho des mouvements de protestation qui parcourent le monde et déstabilisent les puissances économiques et politiques en 2019 : à Hong-Kong, au Liban, au Chili, aux États-Unis, en Irak ou en Colombie. Toutefois, *Le Manifeste conspirationniste* exhorte moins à l'émeute qu'au conspirationnisme, comme son titre l'indique. L'auteur ou les auteurs du livre entendent réhabiliter cette notion au moment même où « la dramaturgie spectaculaire » opposant un virus – le SARS-CoV-2 – et l'humanité viserait, à l'aide d'une propagande perpétrée par « les tenants du système » (105), à écraser toute forme de conspirationnisme conçu comme seul mode de résistance actif qu'il reste à celles et ceux dont on a maté, par confinement et guerre psychologique interposés, la force insurrectionnelle.

<sup>9</sup> On peut penser aux posts Facebook du philosophe Mathieu Potte-Bonneville dénonçant la représentation eugéniste de la pandémie dans un « torchon histrionique dont même le Comité invisible s'est vite démarqué » (21 janvier 2022, voir également 24 janvier 2022) ou encore à l'article de l'éditeur Yves Pagès, paru sur un blog de *Mediapart* le 27 janvier 2022 : « Sous-entendus mortifères du "Manifeste complotiste" », <https://z.umn.edu/8ama>.

<sup>10</sup> Justine Huppe, *La Littérature embarquée : Réflexivité et nouvelles configurations critiques dans le moment des années 2000*, thèse soutenue à l'Université de Liège en 2020, 35. Travaillant sur *Tomates* de Nathalie Quintane, Justine Huppe montre que l'affaire de Tarnac a bien valeur d'épisode déclencheur : il conduit l'écrivaine « à s'interroger sur la valeur politique de la langue littéraire » (36) mais aussi à questionner les partages éditoriaux du littéraire et du non-littéraire. Enfin, le livre ravive, dans le milieu littéraire, un imaginaire révolutionnaire qui semblait périmé.

<sup>11</sup> Alain Bertho, *Le Temps des émeutes* (Paris : Bayard, 2009).

<sup>12</sup> Alain Brossat, *Tous Coupats, tous coupables : Le moralisme antiviolence* (Clamecy : Nouvelles éd. Lignes, 2009), 8-9.

<sup>13</sup> Yves Citton, « Projectiles pour une politique post-radical », *Revue Internationale des Livres et des Idées*, n° 2 (novembre-décembre 2007), 17.

<sup>14</sup> Georges Didi-Huberman, « Vinaigre et belles âmes », *Désir désobéir. Ce qui nous soulève*, 1 (Paris : Minuit, 2019), 124-35. Didi-Huberman estime que l'acuité du regard critique caractéristique de Debord, Tiquun et le Comité invisible, nourrit l'« aigreur structurelle d'un langage forclos ». L'idéal de pureté et de radicalité contredit ainsi l'ouverture au monde sensible telle que la défend par ailleurs le Comité invisible.

<sup>15</sup> « Il suffit parfois de glisser un livre dans la machine à fictions pour qu'elle s'enraye et ne réponde plus. » (Ruffel, 89-90)

<sup>16</sup> Michel Kokoreff note que le Comité invisible a contribué au développement d'une nouvelle grammaire de la contestation, comme en témoigne la multiplication des livres (collectif Mauvaise troupe), revues, sites ou blogs (Lundimatin) qui ont « pollinisé les luttes », *La diagonale de la rage : Une histoire de la contestation sociale en France des années 1970 à nos jours* (Paris : Éditions divergences, 2021), 316.

<sup>17</sup> Conjonction du « spectacle », notion forgée par Guy Debord, et du « biopouvoir », notion développée par Foucault et Agamben, « l'Empire » – qui emprunte également à Toni Negri dont les thèses sont sévèrement disqualifiées – renvoie au « monde de la marchandise autoritaire » (Tiquun, *Théorie du Bloom*, (Paris : La Fabrique, 2000, 144), qui produit des citoyens, autrement dit des formes-de-vie atrophiées. On pourra se reporter à l'article d'Ugo Paetha pour de plus amples analyses de

l'appareil notionnel développé par Tiquun et le Comité invisible, « L'Insurrection qui revient : Les influences visibles du Comité invisible » (La Découverte, *Revue du Crieur* (2016), 2, n°4).

<sup>18</sup> C'est ce que montre l'interrogatoire de police reproduit dans *Tarnac, magasin général* de David Dufresne, et c'est ce qu'affirme encore Éric Hazan dans l'émission *À voix nue* le 22 mars 2018. S'il ne saurait donner raison à la police, Hazan entretient toutefois sa posture d'éditeur subversif, c'est pourquoi il consent à voir dans ce livre un « manuel de réflexion, pas de fabrication », <https://z.umn.edu/8ame>.

<sup>19</sup> Entretien pour *À voix nue*-

<sup>20</sup> Ces titres apparaîtront abrégés de la manière suivante : *L'Insurrection qui vient* (Paris : La Fabrique, 2007) : IQV ; *À nos amis* (Paris : La Fabrique : 2014) : ANA ; *Maintenant* (Paris : La Fabrique : 2017) : M

<sup>21</sup> C'est ce que relève Alexandre Gefen dans son article « « L'Insurrection qui vient » : De quelques manières contemporaines de rêver au Grand soir », *Publiforum* (2020), n°34, <https://z.umn.edu/8amf>.

<sup>22</sup> Comme le suggère déjà Alexandre Gefen, on pourrait mener une étude du style pamphlétaire des écrits du Comité invisible à partir des techniques détaillées par Marc Angenot dans *La Parole pamphlétaire : Typologie des discours modernes* (Paris : Payot et Rivages, 1995). On verrait à quel point le Comité invisible recourt au retournement de perspective (Angenot 226), à la démystification (228) ou encore à « l'apodioxis » qui permet de « faire l'économie d'une démonstration au prix d'un terrorisme discursif » (230). On en voit un bel exemple dans les énoncés péremptifs sur lesquels s'ouvre *L'Insurrection qui vient* : « C'est une chose entendue que tout ne peut aller que de mal en pis » (IQV 7).

<sup>23</sup> Zoé Carle, *Poétique du slogan révolutionnaire* (Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2019), 153.

<sup>24</sup> On attribue « l'Appel » diffusé anonymement en 2004 au Comité invisible.

<sup>25</sup> Sur l'imaginaire de la commune, nous renvoyons à l'article de Patrick Marcolini, « La « commune » du Comité invisible, une métaphore de métaphores », *CONTEXTES* (2021), 20, <http://journals.openedition.org/contextes/9966>.

<sup>26</sup> L'expression renvoie aux micropolitiques que Deleuze et Guattari distinguent de la macropolitique (l'État considéré comme l'instance souveraine). Elle apparaît dans les productions de Tiquun et plus discrètement dans les livres du Comité invisible, voir par exemple *À nos amis* (116).

<sup>27</sup> Marcolini, 62.

<sup>28</sup> C'est encore ce paradigme qui prévaut dans *L'Insurrection qui vient*. Les émeutes de 2005 « sont le baptême d'une décennie pleine de promesses » (IQV 8).

<sup>29</sup> Telle est la définition du récit élaborée par Paul Ricœur dans *Temps et récit II : La Configuration dans le récit de fiction* (Paris : Seuil, 1984).

<sup>30</sup> Autre notion forgée à partir de la lecture d'Agamben qui estime que les concepts du pouvoir constituant et du pouvoir constitué demandent à être abandonnés. À partir de l'essai « La Critique de la violence » de Walter Benjamin, Agamben développe l'idée qu'une « violence purement destituante » pourrait briser le rapport au droit existant, voir <https://z.umn.edu/8b0o>.

<sup>31</sup> Tiquun et le Comité invisible élaborent leur réflexion du devenir-révolutionnaire, inassignable, à partir de cette notion développée par Agamben dans *La Communauté qui vient* (Paris : Seuil, 1990).

<sup>32</sup> *À nos amis* pointe la récupération individualiste de l'activisme : « Je poste en permanence des photos de mes vacances, de mes soirées, de mes émeutes, de mes collègues, de ce que je vais manger comme de ce que je vais baiser. » (114)

<sup>33</sup> Arthémis Johnson, « Remercions les rédacteurs du Comité invisible de nous donner l'occasion de leur dire franchement qu'ils nous emmerdent » (Vacarme, 2 juin 2017) : <https://vacarme.org/article3054.html>.

<sup>34</sup> *Tomates* (Paris : P.O.L., 2010). Justine Huppe a montré comment le grand style du Comité invisible conduit « Quintane à s'interroger sur la valeur politique de la langue littéraire » (Huppe 36).

<sup>35</sup> Gaston Bachelard considère que le « complexe de Prométhée » constitue un rapport au savoir fondé sur la rivalité avec les pères et les maîtres. Il s'agit du « complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle », *La Psychanalyse du feu* (Paris : Gallimard, 1985), 31.

<sup>36</sup> Voir l'héroïsation de Blanqui par Julien Coupat dans l'avant-propos de *Maintenant, il faut des armes* (Paris : La Fabrique, 2007). Plus largement, les noms cités à l'appui des propos du Comité invisible sont des noms d'auteurs et non d'autrices.

<sup>37</sup> Comme l'a relevé notamment Yves Citton (2007).

<sup>38</sup> Dans *L'Insurrection qui vient*, le Comité invisible évoque la conspiration comme mode d'auto-organisation fondé sur un accord secret entre ceux qui rejettent ce monde et entendent en court-circuiter le système. La conspiration suppose ainsi entente tacite, invisibilité et gestes tactiques (sabotage, détournement de marchandises au profit de la lutte). L'exemple de l'incendie de novembre 2005 offre ainsi un exemple d'une « conspiration » réussie : « Pas de leader, pas de revendication, pas d'organisation, mais des paroles, des gestes, des complicités. » (IVQ, 102). Dans *À nos amis*, le collectif oppose le conspirationnisme des puissants au conspirationnisme d'une foule anonyme qui contrecarre à bas bruit la « conspiration objective de l'ordre des choses ». Selon le Comité invisible, c'est à cette « conspiration diffuse » (ANA, 16) que se reconnaît l'existence du « parti historique » qui n'est autre que « notre parti » (ANA, 16 ~~Id.~~). *Le Manifeste conspirationniste* reprend ces distinctions entre les formes et les usages du conspirationnisme.

<sup>39</sup> Romain Huët, *Le Vertige de l'émeute : De la Zad aux Gilets jaunes* (Paris : Presses Universitaires de France, 2019).

<sup>40</sup> Dominique Combe et Thomas Conrad, « Avant-propos » au dossier « Époque épique », *Fixxion*, n°14, <https://z.umn.edu/8amg>.

<sup>41</sup> Dans son essai *Egrégories ou la vie des civilisations* (Marseille : Egrégories éditions, 2005), Pierre Mabile, qu'André Breton présentait comme « l'homme des grandes fraternités humaines » (postface de l'éditeur, 186), emploie le mot « égrégore », « utilisé jadis par les hermétistes » (29), pour désigner un rassemblement d'individus qui donne naissance à une entité nouvelle et autonome. Frappé par la guerre civile espagnole (le livre est achevé en 1938 et dédié « aux combattants de l'Espagne révolutionnaire écrasés par le poids d'un monde de mort. Premiers vivants de la grande Légende où se fonda la neuve conscience des hommes », 7), Mabile prophétise l'effondrement de la civilisation chrétienne et rend hommage à la révolte d'un peuple espagnol qui, « n'ayant de force que sa révolte et sa conscience contre l'union de toutes les internationales d'oppression, de toutes les puissances européennes et mondiales (christianisme, capitalisme, pseudo-démocraties

---

libérales) revêt un aspect homérique où l'on sent la naissance d'un mythe » (179). À la lecture de ces lignes, on mesure ce que le récit émeutier proposé par le Comité invisible doit à l'idée mabillienne du « groupe humain doté d'une personnalité différente de celle des individus qui le forment » (29), soudé par « un choc émotif puissant » (29-30) et porté par l'énergie de la révolte.

<sup>42</sup> Pour Guest, dissocier « la potentialité d'action de la charge des mots » serait rater ce qui fait la nature « *viralemment irrécupérable* » de ces essais (Guest 131).

<sup>43</sup> À titre d'exemples, on pourra consulter le reportage de Vincent Bresson, « Récit de la rencontre d'un transpalette et d'une porte du ministère des relations avec le parlement », janvier 2019, <https://z.umn.edu/8amh>, ou la vidéo « Nuit debout : le château commun et sa destruction », 3 mai 2016, <https://lundi.am/Nuit-Debout-le-chateau-commun-et-sa-destruction-video>.